

ici en présence d'une théorie relative au commerce, d'après laquelle nous devons supprimer tous échanges avec ceux dont nous n'approuvons pas les mœurs ou les coutumes. Je veux attirer l'attention de la Chambre sur un article fort intéressant paru dans le dernier numéro de la revue *Foreign Affairs*, dont le rédacteur est sir Norman Angell. A la suite d'une critique de la politique de la Russie, sir Norman Angell dit ce qui suit :

Du côté matériel l'expérience réussit. Cela ne signifie pas que le commun de l'existence soit plus relevé dans la Russie que dans l'Occident; sans doute la réalité est-elle tout autre. Mais cela signifie qu'à plus d'un point de vue il est bien supérieur à celui de l'ancienne Russie, qu'il promet l'amélioration et, — ce qui est l'aspect le plus important de tous, — que la grande masse des Russes y ont confiance et l'appuient. Cent millions de paysans voient cette terre qui jamais dans le passé ne les a nourris, chauffés, vêtus et abrités comme il faut, devenir tout à coup, dans certaines régions du moins, immensément plus productive; déjà, ci et là, elle rend des récoltes surabondantes, alors qu'auparavant on en tirait peu de chose, et encore pas toujours. . . . C'est précisément cet espoir radieux de salut qui anime des millions de Russes, en contraste avec le pessimisme de l'Occident, qui constitue peut-être l'aspect le plus important de toute la situation.

Si le temps ne manquait j'aurais voulu citer certains passages du rapport de la conférence de l'association dite Institute of Politics, tenue à Williamstown (Massachusetts) au mois d'août 1930; cette conférence a étudié les problèmes de la Russie tant d'ordre intérieur que d'ordre extérieur. Elle fut présidée par M. Ivy Lee, bien connu des hommes d'affaires américains comme un spécialiste éminent en matière de grande publicité. Le travail que je voudrais citer est du colonel Hugh L. Cooper, directeur de la maison Hugh L. Cooper & Company, Incorporated, qui, depuis cinq ans, s'occupe en Russie de la construction d'une immense usine hydroélectrique qui va coûter environ 110 millions de dollars.

M. MacDOUGALL: Quel est le chiffre des salaires payés aux ouvriers qui ont travaillé à cette construction?

M. WOODSWORTH: Je n'ai pas ces données devant moi.

M. MacDOUGALL: Si vous les aviez vous ne parleriez pas de la sorte.

M. WOODSWORTH: La même chose. Voici ce qu'affirme le colonel Cooper :

Tout en commençant, permettez-moi de vous signifier sans ambages que je ne crois nullement aux dogmes du communisme, du socialisme, du fascisme ou de tout autre "isme" opposé au gros bon sens américain, ou qui ne reconnaît pas les lois fondamentales de la psychologie humaine.

M. l'ORATEUR SUPPLEANT: Je regrette d'interrompre l'honorable représentant; mais on m'apprend que son temps est expiré.

M. WOODSWORTH: Me permettrez-vous, monsieur l'Orateur, de terminer ma citation?

M. l'ORATEUR SUPPLEANT: Assurément.

M. WOODSWORTH: L'article continue:

Bien au contraire je crois fermement à la forme du capitalisme que nous avons aux Etats-Unis, malgré ses imperfections; et je suis persuadé que notre régime de gouvernement américain est le meilleur que l'humanité ait encore conçu et offre au monde le plus grand espoir pour l'avancement de la race humaine. . . . le travail des ouvriers s'est amélioré au point que chez moi il n'existe plus aucun doute que l'ouvrier russe est susceptible d'être bien formé, à la longue, à toute activité spécialisée que pourront exiger les besoins industriels de l'avenir. . . . nous ne pouvons refuser de tenir compte des 150 millions d'habitants de la Russie qui occupent un sixième des terres du globe et dont les ressources naturelles inexploitées dépassent assurément celles de tout le reste de l'Europe. . . . Depuis sept ou huit ans il y a eu des échanges d'une valeur de plus de 600 millions de dollars entre des hommes d'affaires américains et la Russie et jamais il n'y a eu l'ombre d'un pot-de-vin. . . . Je tiens encore à signaler que les chefs communistes en Russie sont pour la plupart des hommes d'une rare force intellectuelle et qu'ils prêchent d'exemple.

(La séance, suspendue à six heures, est reprise à huit heures.)

Reprise de la séance

L'hon. CHARLES STEWART (Edmonton-Ouest): Monsieur l'Orateur, qu'il me soit permis tout d'abord d'adresser mes félicitations aux honorables députés qui ont proposé et appuyé l'adresse en réponse au discours du trône. Comme mon chef l'a si bien fait observer, c'est une rude épreuve pour deux jeunes gens, sans expérience antérieure du travail et de l'atmosphère du Parlement, de porter la parole pour la première fois à une occasion comme celle-ci. Nos honorables amis s'en sont tirés avec éclat; je n'ai qu'un regret, c'est que deux jeunes gens aussi brillants se trouvent de l'autre côté de la Chambre.

Comme nous n'avons que quarante minutes à notre disposition force nous est d'abréger tout préambule. Le discours du trône n'a nullement étonné les membres assis à votre gauche, monsieur l'Orateur. Hier mon honorable leader (M. Mackenzie King) en a commenté presque tous les aspects. Il a exposé nettement l'attitude du parti libéral à l'endroit de ce discours comme à l'endroit des actes du ministère qui nous régit depuis bientôt huit